

NEUVIÈME HOMÉLIE

Eloge des chrétiens lui avaient renoncé à l'habitude de jurer; qu'il ne faut pas se faire un scrupule de venir, après son repas, entendre dans l'église la parole de Dieu; pourquoi les saintes Ecritures nous ont été données si tard; de ces paroles : «Les cieux racontent la gloire de Dieu.» (Ps 18,2) de la création du monde; enfin, qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Je vous adressais dernièrement la parole; je vous l'adresse encore aujourd'hui. Ah ! puissé-je m'entretenir sans cesse avec vous : oui, je voudrais être continuellement avec vous, sinon d'une manière corporelle, du moins par la force de la charité. Ma vie à moi, c'est vous, c'est le souci de votre salut; je n'en ai pas d'autre. L'agriculteur ne se préoccupe que de deux choses, des semences et de la moisson; le pilote ne pense qu'aux ports et aux flots. De même celui qui prononce un discours ne pense qu'à ses auditeurs et à leurs avantages, et telle est mon unique préoccupation. C'est pourquoi je vous porte tous avec moi dans mon âme, non seulement ici, mais encore dans ma maison. Si la foule est nombreuse, si la capacité de mon cœur est resserrée, sa charité est vaste, et vous n'êtes pas à l'étroit dans mes entrailles.» (II Cor 6,12) Je ne rapporterai pas ce qui suit; car nous ne sommes pas non plus à l'étroit dans votre cœur. Où en est donc la preuve ?

Nous avons appris de plusieurs personnes qu'elles s'étaient liées par un engagement réciproque, se soumettant à des peines déterminées dans le cas où elles prononceraient quelque serment, fixant un châtiment contre celles qui violeraient les clauses de cet engagement, et, ce qui est le signe de la plus grande charité, un châtiment proportionné à la condition de chacune d'elles. Je n'ai pas honte de descendre à de semblables détails; car je cède en cela, non à une vaine curiosité, mais à l'intérêt que je vous porte. Si l'on ne blâme pas le médecin de s'enquérir de l'état du malade, vous ne sauriez nous faire un crime de nous informer de ce qui a trait à votre salut. Instruits de ce qui a été fait et de ce qui reste encore à faire, il nous est plus facile de vous indiquer avec la prudence convenable les autres remèdes.

Lorsque notre curiosité eut été satisfaite de la sorte, nous rendîmes grâces à Dieu de ce que notre semence n'était tombée, ni sur des pierres, ni parmi les épines, et de ce que nous n'avions eu besoin ni de beaucoup de temps, ni de beaucoup de patience, pour en recueillir les fruits. Aussi êtes-vous constamment présents à mon cœur; aussi n'éprouvé-je aucune fatigue à vous instruire, tant les avantages que vous en retirez me rendent cette tâche légère ! Il nous suffit de cette récompense pour réparer nos forces, nous ranimer, redoubler notre zèle et nous disposer à embrasser en votre faveur quelque labeur que ce soit.

Puisque vous nous avez témoigné tant de reconnaissance, nous allons nous acquitter de notre côté de la dette que nous avons contractée envers vous, quoique je ne voie pas ici rassemblés tous ceux en présence desquels nous vous avons fait cette promesse. Quelle peut en être la cause ? Pourquoi s'éloigner de la table que nous vous offrons ? Parce que l'on s'est assis à une table ordinaire, et que l'on a pris une nourriture matérielle, on s'estime donc indigne de venir entendre la parole sainte ? Ce n'est pas là un sentiment conforme à la vérité. Si une telle conduite était inconvenante, Jésus Christ n'aurait pas certainement prononcé un si long discours après sa mystérieuse cène, si elle était déplacée, il n'aurait pas, dans les diverses circonstances, où il le nourrit au désert, distribué sa parole au peuple, après ses repas. Au risque de vous surprendre par cette opinion, je ne craindrai pas d'avancer que c'est alors que l'audition de la parole divine a le plus d'utilité. Soyez persuadé que vous ne pouvez vous dispenser d'aller, après votre repas, dans l'assemblée des fidèles, et malgré vous, la plupart du temps, vous observerez une parfaite sobriété, et vous ne tomberez ni dans l'ivresse, ni dans aucun autre excès. La seule pensée, la seule perspective de nous rendre à l'église nous inspire de ne pas sortir, dans le boire et le manger, des bornes convenables, de crainte qu'une fois introduits dans l'assemblée et mêlés à nos frères, des signes particuliers ne révèlent notre intempérance, et ne nous rendent l'objet de railleries générales. Ces observations, je vous les sou mets, non parce qu'elles vous concernent, mais afin qu'elles parviennent, par votre entremise, à ceux qui ne sont pas dans cette enceinte. Ce n'est pas un repas ordinaire, mais la débauche qui est un obstacle à l'audition de la divine parole. Tout en regardant comme mauvais de ne pas vous abstenir de nourriture, vous avez encouru un sujet d'accusation beaucoup plus grave et beaucoup plus redoutable : vous vous êtes abstenu de paraître à cette table sacrée, et pour accorder à votre corps la nourriture dont il a besoin, vous laissez votre âme se consumer de faim. Et par quelle raison vous justifieriez-vous ? Relativement au jeûne, il vous sera peut-être permis de vous rejeter sur votre faiblesse corporelle j mais qu'aurez-vous à dire pour légitimer votre absence ? La faiblesse corporelle

NEUVIÈME HOMÉLIE

n'empêche pas de prendre part à nos divins entretiens. Si j'eusse porté une défense : que personne au sortir de son repas, ne se mêle aux membres de l'assemblée, que personne, au moment où il vient de manger, ne se range au nombre de nos auditeurs; vous seriez alors excusable. Mais, lorsque nous ne négligeons rien pour vous attirer, pour vous captiver, et pour vous appeler près de nous, comment justifier votre éloignement ? Savez-vous quel serait l'auditeur déplacé ? Ce ne serait pas celui qui sort du boire et du manger, mais celui qui ne prête aucune attention à ce que l'on dit, celui qui n'a, ni fixité, ni consistance, celui dont le corps est ici, mais dont la pensée erre en tous lieux : celui-là aura beau jeûner, il ne sera nonobstant qu'un auditeur inutile. Celui au contraire dont l'esprit est éveillé, dont l'attention est vive et soutenue, est pour nous le plus intéressant des auditeurs. Sans doute c'est avec raison que cet usage a prévalu dans les tribunaux et les conseils des hommes étrangers à nos croyances. Ils ne savent pas se conduire selon la sagesse. Ils ne mangent pas pour se nourrir, mais jusqu'à n'en pouvoir plus, et ils boivent souvent bien au delà de leurs besoins. Aussi se rendent-ils incapables d'administrer en ce moment les affaires, et ferment-ils le soir et à midi les tribunaux et les assemblées. Il n'en est pas de même, tant s'en faut, parmi nous : et celui qui prend de la nourriture montrera autant de retenue que celui qui s'en abstient. Si nous mangeons et si nous buvons, ce n'est pas pour surcharger notre estomac et obscurcir notre raison, mais pour rendre à notre corps les forces qu'il a perdues.

2. En voilà bien assez sur ce sujet : il est temps d'aborder la question que nous nous proposons de traiter, malgré la répugnance et la difficulté que je sens à vous instruire, à cause des fidèles qui ne sont pas venus. Quand une tendre mère voit qu'il manque plusieurs de ses enfants à la table qu'elle a préparée, elle souffre et elle gémit. J'éprouve en ce moment-là les mêmes sentiments, à la pensée de l'absence de nos frères, et j'hésite à remplir ma promesse. Cependant il est en votre pouvoir de dissiper mes répugnances. Si nous étions assurés que vous rapporterez avec soin nos enseignements à vos frères absents, nous nous empresserions de les exposer. De la sorte, ils seront dédommagés de leur absence par ce rapport que leur fera votre charité; et vous-mêmes, vous nous prêterez une attention plus vive dans la pensée qu'il vous faudra répéter à autrui ce que vous aurez entendu.

Afin de répandre plus de clarté sur le discours, reprenons les choses de plus haut. Nous nous demandions tout récemment pourquoi les saintes Ecritures ont été si tard composées; car ce n'est ni sous Adam, ni sous Noë, ni sous Abraham, mais sous Moïse qu'elles ont paru. J'entends plusieurs personnes raisonner comme il suit : Si les livres saints offraient quelque utilité, ils auraient dû être donnés dès le principe, s'ils étaient au contraire inutiles, Dieu n'aurait pas dû nous les donner, même plus tard. – C'est un faux raisonnement que celui-là. Il n'est pas vrai qu'une chose dont l'utilité se montrera plus tard, doive être donnée dès le commencement, ni que, parce qu'une chose a été donnée dès le commencement, elle doive absolument subsister désormais. Le lait est certainement utile, et néanmoins il ne nous est pas donné continuellement; nous ne le prenons que dans notre enfance. La nourriture solide est utile encore, et pourtant aucun d'entre nous n'a commencé par cette nourriture; et pour en user nous avons attendu que notre première enfance fût passée. L'été a bien aussi son utilité, et cependant il n'a qu'un temps; l'hiver a ses avantages, et lui aussi disparaît. «Alors donc, dira quelqu'un, l'Ecriture est inutile ?» Non seulement elle est utile, mais même nécessaire. «Pourquoi donc n'a-t-elle pas été donnée au commencement ?» – Parce que c'est par les choses elles-mêmes, et non par des livres, que Dieu voulait instruire la nature humaine. Qu'est-ce à dire, *par les choses elles-mêmes* ? par les créatures.

L'Apôtre ayant rencontré cette question sur ses pas, et répondant à cette objection des gentils, qu'ils n'avaient pas eu dès le principe les saintes Ecritures pour y puiser la connaissance de Dieu; voyez comme il leur répond. Il vient d'écrire ces paroles : «La colère de Dieu éclatera du haut du ciel sur la tête de ces hommes impies et injustes qui retiennent la vérité divine sous le joug de l'injustice.» (Rom 1,18) Prévoyant la difficulté qu'on va soulever, et cette question qui va lui être adressée de toutes parts : *Comment les gentils ont-ils pu connaître la vérité divine ?* il ajoute aussitôt : «Ce qui peut être connu sur Dieu leur a été découvert.» Comment cela leur a-t-il été découvert ? Comment sont-ils arrivés à la connaissance de Dieu ? qui la leur a donnée ? dites-le, ô grand apôtre : «Dieu, poursuit-il, la leur a manifestée.» Mais de quelle manière ? quel prophète, quel évangéliste, quel maître leur a-t-il envoyé, puisque les Ecritures n'existaient pas ? «C'est que ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde par la connaissance que ses œuvres nous donnent de lui.» (Rom 1,20) Comme s'il disait : Il a mis cet univers créé devant les yeux de tous les hommes, afin qu'ils connussent l'ouvrier par ses ouvrages. Un autre écrivain inspiré exprimait la même vérité en ces termes : «La grandeur et

NEUVIÈME HOMÉLIE

la beauté de la création font connaître dans une certaine mesure celui qui en est l'auteur.» (Sag 3,5) Entendez-vous ces mots : *la grandeur et la beauté* ? Admirez donc la puissance du créateur; inclinez-vous devant la sagesse que découvre une harmonie si remarquable.

C'était encore la pensée du Psalmiste, lorsqu'il s'écriait : «Les cieux racontent la gloire de Dieu.» (Ps 18,2) Comment, ô divin prophète, peut-il en être ainsi ? Les cieux n'ont pas de voix, ils n'ont pas de bouche, ils n'ont pas de langue. Comment donc racontent-ils la gloire du Seigneur ? – Par le spectacle qu'ils nous offrent, par l'aspect de leur beauté, de leur grandeur, de leur profondeur, de leur disposition, de leur forme, que tant de siècles n'ont pas altérée, il vous semble entendre une voix véritable; instruit par ce simple spectacle, vous adorez l'auteur d'une œuvre si belle et si extraordinaire. Le firmament garde le silence; mais son aspect émeut plus que le son éclatant de la trompette; et il nous instruit par les yeux, s'il ne nous instruit pas par les oreilles. Or le témoignage de la vue produit une conviction plus claire et plus forte que le témoignage de l'ouïe.

Supposez que Dieu se soit servi, pour nous instruire, de livres et d'écritures, l'homme lettré eût été initié à ces connaissances; mais l'homme illettré n'en eût retiré aucun avantage, à moins qu'un autre ne fût venu à son aide. Le riche se serait procuré ces ouvrages; mais le pauvre n'aurait pas pu les acheter. De même, il eût fallu comprendre la signification des mots pour saisir les vérités qu'ils auraient exprimées. C'est pourquoi le Scythe, le barbare, l'Indien, l'Egyptien, et tous les hommes privés de la connaissance de cette langue, seraient restés aussi peu instruits qu'auparavant.

On n'en saurait dire autant du langage des cieux : le Scythe comme le barbare, l'Egyptien comme l'Indien, tout homme, tout habitant de cette terre le comprennent aisément, car ce n'est pas par les oreilles, mais par les yeux qu'il pénètre jusqu'à notre intelligence. Le spectacle des choses visibles n'est pas inaccessible et variable comme les langues humaines. L'ignorant et le savant, le pauvre et le riche peuvent également jeter les regards sur ce livre. En quelque endroit que nous soyons, il nous suffira de lever nos têtes vers le ciel pour saisir le sens de ses enseignements. C'est aussi afin d'indiquer et de montrer que la voix de la création est d'une intelligence aisée pour les barbares et pour les Grecs, en un mot pour tous les hommes, que le prophète ajoutait : «Ce ne sont pas des paroles et un langage dont la signification demeure incomprise.» (Ps 18,4) Ce qui revient à dire : il n'y a ni langue, ni nation, qui ne puisse entendre ce langage. C'est une voix qui pénètre les oreilles de tous les hommes : et cette voix, ce ne sont pas seulement les cieux qui la font retentir, mais encore le jour et la nuit.

Comment en est-il de même du jour et de la nuit ? Que le firmament par sa beauté, par sa grandeur et par ses autres perfections, frappe ceux qui le considèrent et les conduise à l'admiration de l'auteur de l'univers, on le reconnaîtra sans peine. Mais le jour et la nuit, qu'ont-ils à nous découvrir de semblable ? Ils n'ont rien de semblable, en effet; mais ils présentent des particularités non moins remarquables, par exemple l'harmonie, l'ordre parfait avec lesquels ils se produisent. Réfléchissez à la manière dont ils sont répartis dans l'année, à la justesse des proportions avec laquelle ils en divisent le cours, comme s'ils avaient été pesés dans une balance, et vous vous confondrez devant l'auteur de ces merveilles. Pareils à des frères qui se seraient partagé l'héritage de leurs parents avec les sentiments les plus affectueux, sans se disputer les uns aux autres la part qui leur serait échue, le jour et la nuit se sont partagé l'année avec une égalité et une convenance irréprochables, conservant leurs limites respectives, et n'empiétant jamais sur le terrain l'un de l'autre. Jamais, pendant l'hiver, on n'a vu de longs jours; jamais, pendant l'été, on n'a vu de longues nuits, quoique de nombreuses générations se soient déjà écoulées. Dans un si long espace de temps, et malgré tant d'intervalles, ni l'un ni l'autre n'ont offert, non seulement une différence d'une demi-heure, mais même du plus léger instant.

3. C'est pour cela que le Psalmiste frappé de cette harmonie s'écriait : «La nuit transmet la science à la nuit.» (Ps 18,3) Si vous savez comprendre la beauté du même spectacle, vous admirerez celui qui, dès le commencement, a marqué à la nuit et au jour les bornes qu'ils ne devaient pas franchir. Qu'elles prêtent l'oreille à ces enseignements, les personnes livrées à l'avarice et pour lesquelles le bien d'autrui est un objet de convoitise, et qu'elles reproduisent l'égalité qui règne entre le jour et la nuit. Qu'ils entendent ces enseignements, ces hommes pleins d'enflure et d'orgueil, et qui ne veulent pas céder aux autres la première place. Le jour se retire devant la nuit, et respecte les bornes de l'empire d'autrui; et vous ne pourriez souffrir de faire part à vos frères des honneurs dont vous jouissez ?

NEUVIÈME HOMÉLIE

Considérez, je vous en prie, la sagesse du législateur. S'il a rendu les nuits plus longues pendant l'hiver, c'est qu'alors la semence est tendre, qu'elle a besoin de se refroidir, et qu'elle redoute les rayons ardents du soleil. Mais à mesure qu'elle se développe, le jour croit en même temps; il atteint sa plus longue durée, quand le fruit est dans toute sa force. Cet ordre de choses n'est pas moins salubre au corps humain qu'aux fruits de la terre. En hiver, le matelot, le pilote, le voyageur, le soldat, le laboureur, ne sortent guère de leur maison, à cause du froid qui les pénètre et de leurs occupations qui sont peu nombreuses. Voilà pourquoi le Seigneur a donné à la nuit, durant cette saison, la plus grande partie du temps, de peur que le jour ne devint, par sa longueur, à charge à des hommes condamnés forcément à l'inaction. Comment décrire l'ordre admirable des saisons ? Semblables à un chœur de jeunes filles, elles se succèdent avec une régularité parfaite; et peu à peu, sans bruit, mais aussi sans relâche, les saisons opposées nous ramènent l'une vers l'autre à l'aide des saisons intermédiaires. Au sortir de l'hiver, ce n'est pas l'été qui nous reçoit, ni l'hiver qui nous reçoit au sortir de l'été. Entre les deux ont été placés le printemps et l'automne; et c'est ainsi, par une pente douce et insensible, et en même temps sans souffrance aucune, que nos corps sont conduits du froid de l'hiver aux chaleurs de l'été. Les brusques changements de température ayant pour conséquence des maladies et des dommages très graves, Dieu a disposé les choses de telle façon que nous passons de l'hiver au printemps, du printemps à l'été, et de l'été à l'automne, après lequel commence un nouvel hiver : et grâce à cette disposition nous n'avons rien à redouter des saisons opposées, puisque la transition de l'une à l'autre nous est ménagée par les saisons intermédiaires.

Pourrait-on, après cela, être assez malheureux, assez infortuné, en présence du spectacle que nous offrent le ciel, la terre, la mer, l'ordre admirable qui préside aux saisons, la succession constante des jours et des nuits, pour penser que ces choses sont l'effet du hasard, et pour ne pas adorer celui qui les a réglées avec tant de sagesse ? J'irai encore plus loin, et je prétends que non seulement la grandeur et la beauté de la création, mais aussi que la manière d'être sous laquelle elle se présente à nos yeux, démontre la main de l'auteur de tout ce qui existe. Nous n'étions pas là, quand Dieu créait et formait dès le commencement cet univers. Y eussions-nous été, nous aurions également ignoré comment il faisait toutes ses œuvres, puisqu'il les faisait par la vertu invisible de sa puissance. Or c'est la création elle-même qu'il a chargée de nous instruire clairement sur ce point : elle est en effet disposée de telle façon que tout dans cette disposition surpasse la nature. Peut-être nos paroles vous paraissent-elles obscures : je vais, dans ce cas, essayer de vous les expliquer de la façon la plus intelligible.

Tout le monde comprend aisément qu'il est dans l'ordre naturel des choses que la terre serve de soutien à l'eau, et non pas l'eau à la terre. La terre, par sa densité, sa dureté, sa consistance, sa solidité, le prouve sans peine; mais il n'en est pas ainsi de l'eau qui, fluide, cédant à la moindre pression, reculant devant les obstacles, et se répandant en tous sens, ne saurait supporter aucun corps, quelle qu'en soit la légèreté. Qu'on jette dans son sein un petit caillou; elle s'écarte, se divise, et lui ouvre un chemin jusqu'au sol qui en forme le fond. Donc, quand vous verrez, non pas un petit caillou, mais la terre entière portée sur les eaux, sans être submergée, admirez la puissance qui se joue ainsi de la nature et qui opère de tels prodiges. Mais d'où apprenons-nous que la terre est portée par les eaux ? par ces paroles du Prophète : «Il a fondé la terre sur les mers, il l'a disposée sur les eaux.» (Ps 18,2) «C'est lui qui a fondé la terre sur les eaux.» (Ps 135,6)

Que dites-vous de cela ? Quoi ! l'eau ne saurait porter à sa surface une légère pierre, et elle porte la terre entière avec ses montagnes, ses collines, ses villes, ses plantes, les hommes, les animaux; et la terre n'est pas submergée ! Que dis-je, submergée ? Comment se fait-il que l'eau avec laquelle elle est mise en contact par sa base depuis si longtemps, ne l'ait pas dissoute et transformée tout entière en limon ? Que le bois reste quelques jours plongé dans l'eau, il se gâte et y pourrit. A quoi bon parler du bois ? Il n'y a rien de plus dur que le fer : et néanmoins le fer se ramollit lorsqu'il reste longtemps dans l'eau. On le comprend, puisqu'il tire sa substance de la terre. C'est pour cette raison que des esclaves, après s'être enfuis avec les entraves et les chaînes dont ils sont chargés, arrivés sur les bords de quelque ruisseau, y mettent leurs pieds enchaînés, et ramollissant par ce moyen le fer qui les lie, ils le brisent ensuite aisément en le frappant à l'aide d'une pierre. Ainsi, le fer se ramollit, le bois pourrit, les rochers se dissolvent sous l'action de l'eau : et la masse entière de la terre, quoiqu'elle soit depuis tant d'années portée sur les eaux, n'a été ni engloutie, ni livrée à la dissolution et à la ruine.

4. Quel est celui qui, à ce spectacle, ne serait pas frappé d'étonnement, et, pénétré d'admiration, ne proclamerait pas avec assurance que ces merveilles sont l'œuvre, non de la

NEUVIÈME HOMÉLIE

nature, mais d'une providence supérieure à la nature elle-même ? De là ces paroles de nos Livres saints : «C'est Dieu qui a suspendu la terre au-dessus du néant.» (Job 26,7) «Il tient entre ses mains les extrémités de la terre. – Il lui a donné les mers pour fondement.» (Ps 94,4; Ps 23,2) Ces textes paraissent se contredire, et pourtant ils sont entre eux en parfait accord. Celui qui écrivait ces mots : «C'est Dieu qui a suspendu la terre au-dessus du néant,» exprimait la même vérité que l'auteur de ces mots-ci : «Il lui a donné les mers pour fondement;» car, être suspendu au-dessus du néant, et avoir pour fondement la mer, c'est en définitive la même chose. Où donc la terre est-elle suspendue ? sur quelle base est-elle établie ? Ecoutez ce que vous dit le même écrivain : «Dieu tient entre ses mains les extrémités de la terre.» Il ne prétend pas pour cela que Dieu ait des mains, il vous apprend seulement que sa puissance pourvoit à toutes choses, qu'elle conserve et soutient la masse terrestre. Vous ne croyez peut-être pas à mes paroles; croyez-en alors ce que vous voyez : vous trouverez dans un autre élément un spectacle du même genre et qui ne mérite pas moins d'admiration.

Par les lois mêmes de sa nature, le feu tend toujours vers les sphères supérieures : il a pour condition de gagner avec une sorte d'impétuosité les hauteurs; et quelques obstacles, quelques barrières qu'on lui oppose, il ne prendra jamais une direction opposée. Vous avez quelquefois incliné vers la terre l'extrémité d'une torche enflammée; mais loin de diriger forcément la flamme dans ce même sens, vous l'avez vue s'élancer en sens contraire et se redresser de la terre vers le ciel. Pour le soleil Dieu n'a fait rien de semblable. Il en a dirigé les rayons vers la terre, et il a ordonné à la lumière de se porter vers une sphère inférieure. Regarde en bas, semble-t-il lui avoir dit, et éclaire les regards de l'homme, car c'est pour lui que tu as été créé. Vous le voyez, la condition que la lumière d'une lampe ordinaire ne supporterait pas, est celle du plus beau et du plus brillant des astres. Contrairement aux lois qui régissent le feu, en vertu de la volonté du Tout-Puissant, il s'incline vers nous et tourne sa face du côté de la terre.

Voici encore, si vous le voulez, un autre exemple de même nature. Ce firmament que nos yeux contemplent, est dans sa partie supérieure, entièrement couvert d'eaux, lesquelles ne s'écoulent et ne débordent pas. Assurément, ce n'est pas la nature de l'eau qui le veut ainsi, puisqu'elle se porte naturellement vers les parties concaves. Quand elle est répandue sur un corps convexe, elle s'écoule de toutes parts, sans qu'il puisse en rester dans de telles conditions une seule goutte. Ce prodige a été pourtant accompli au sujet des cieux, comme nom; l'indiquent ces paroles du Prophète : «Eaux qui êtes au-dessus des cieux, louez le Seigneur.» (Ps 148,4) Ni ces eaux n'ont éteint les ardeurs du soleil, ni le soleil, dans la marche qu'il accomplit depuis tant d'années au-dessous d'elles, n'est parvenu à les éteindre entièrement.

Descendons de nouveau sur la terre : elle nous offrira de semblables merveilles. Voyez-vous cette mer dont les flots profonds sont le jouet de la violence des vents ? Eh bien, cette mer si vaste, si profonde, si furieuse, a pour barrière un grain de sable. Et remarquez la sagesse de Dieu : il n'a pas permis qu'elle demeurât dans un calme et une tranquillité parfaite, de crainte que vous ne voyiez en cela l'ordre même de la nature. Mais, dans les limites qui lui ont été fixées, elle mugit, elle s'agite, elle résonne avec fracas, elle lance ses vagues à une hauteur effrayante. Une fois arrivée au sable du rivage, sa force paraît expirer; elle revient sur elle-même, nous enseignant par ce double spectacle, que si elle ne franchit pas les bornes qui lui ont été marquées, ce n'est pas l'œuvre de la nature, mais de la main puissante qui la maîtrise. Voilà pourquoi Dieu lui a imposé une barrière si faible. Il n'a bordé ses rivages ni de bois, ni de pierres, ni de montagnes, afin que vous ne cherchiez pas dans ce fait l'explication de l'ordre qui règne sur cet élément. Dans les reproches qu'il adressait aux Juifs, il leur rappelait ainsi ce prodige : «Quoi ! vous ne me craignez pas, moi qui ai fixé à la mer le grain de sable qui sera sa limite et qu'elle ne dépassera pas ?» (Jer 5,22)

Ne croyez pas que la création de ce monde si beau et si étonnant, que les conditions surnaturelles dans lesquelles il a été placé, soient les seuls sujets qui réclament votre admiration. Ce qui la mérite également c'est que le Seigneur ait formé l'univers d'éléments opposés; c'est qu'on y trouve à la fois le chaud et le froid, le sec et l'humide, le feu et l'eau, la terre et l'air; c'est encore que ces éléments dont le monde se compose tout entier, quoiqu'ils soient en lutte continuelle, ne se détruisent pas les uns les autres, que le feu ne gagne pas et ne consume pas toutes choses, que l'eau ne se répande pas sur la terre et ne l'engloutisse pas. Il en est cependant ainsi dans nos corps. La bile en s'amassant allume la fièvre, et la fièvre tourmente l'animal tout entier. La surabondance des humeurs engendre une foule de maladies et jette le désordre dans l'économie animale. Mais, dans l'univers, rien de tout cela

NEUVIÈME HOMÉLIE

n'arrive. Chaque élément est fixé par la volonté du Créateur, comme par des liens impossibles à briser, dans ses limites respectives, sans en sortir jamais : si bien que ce conflit universel est l'origine de la paix universelle.

Est-ce que ces faits admirables ne montrent pas à l'aveugle même, ne font pas comprendre aux hommes les moins pourvus d'intelligence, l'existence incontestable de la Providence qui les opère et qui les gouverne ? Qui serait assez insensé, assez stupide pour ne pas raisonner ainsi, à la vue de cet univers qui l'écrase de la beauté et de l'harmonie qu'il révèle, de cette opposition des éléments, de leurs combats continuels et de leur constante existence, et pour ne pas se dire à lui-même : Evidemment, si une sagesse supérieure ne veillait sur tant de corps, et ne maintenait les rapports qui les unissent, ce monde ne subsisterait et ne durerait pas un seul instant. Tel est, en effet, l'ordre qui régit les saisons, tel est l'accord qui règne entre le jour et la nuit, telle est l'uniformité de la marche suivie par les diverses espèces d'animaux, de plantes, d'herbes et de semences, que nulle créature, jusqu'à présent, n'est sortie de sa voie et n'a péri tout à fait.

5. J'aurais encore à ajouter à ces considérations des considérations plus nombreuses et d'un ordre plus élevé : j'aurais à vous parler de la création elle-même. Mais nous renverrons ce sujet à demain, afin de retenir plus fidèlement ce qui a déjà été dit, et de le rapporter aux autres. Je ne l'ignore pas, vos oreilles ne sont pas accoutumées aux pensées profondes. Néanmoins, un peu de réflexion secondée par l'exercice, nous permettra facilement de servir de maîtres à nos frères. En attendant, je crois devoir signaler ce point-ci à votre charité. De même que Dieu nous a glorifiés par la création d'un si bel univers, de même il nous faut le glorifier lui-même par une vie sans tache. «Les cieux,» par leur simple aspect, «racontent la gloire de Dieu.» (Ps 18,2) Nous aussi, racontons la gloire du Créateur, non seulement par nos paroles, mais par l'éclat silencieux d'une vie capable de ravir tous nos frères. «Que votre lumière, disait le Sauveur, brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes actions et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» (Mt 5,16) Lorsqu'un infidèle vous verra, vous, fidèle, recueilli, modeste, décent, il sera dans l'admiration et il s'écriera : Oui, le Dieu des chrétiens est vraiment grand ! Quels hommes il fait ! quels changements il opère en eux ! il en a fait des anges. Si on les insulte, ils ne s'emportent pas; si on les frappe, ils ne s'indignent pas; si on lèse leurs droits, ils prient pour l'auteur de cette injustice. D'ennemis, ils n'en ont pas; conserver du ressentiment, ils ne le savent pas; le mensonge, ils ne le connaissent pas; les railleries, ils les ignorent; le parjure, ils ne sauraient le souffrir, pas plus que les serments; ils aimeraient mieux qu'on leur arrachât la langue que de laisser sortir un seul serment de leur bouche.

Donnons aux infidèles sujet de tenir sur nous ce langage; renonçons à la funeste habitude de jurer; n'ayons pas moins de déférence pour Dieu que pour nos vêtements les plus précieux. Ne serait-il pas ridicule de ne pas vouloir absolument nous servir d'une manière fréquente de ceux de nos vêtements qui sont meilleurs que les autres, et de jeter partout le nom du Seigneur, sans réflexion et comme l'occasion se présente ? Ne faisons pas, je vous en prie et je vous en conjure, si peu de cas de notre salut; mais le zèle que nous avons déjà montré à l'endroit de ce commandement, conservons-le jusqu'au bout. Pour moi, si je vous parle avec de telles instances des serments, ce n'est pas que je vous accuse de négligence, mais, en vous voyant corrigés en grande partie, il me tarde extrêmement que tout en vous soit parfait et que vous en finissiez avec cette habitude. C'est ainsi que les spectateurs redoublent leurs encouragements lorsque les concurrents s'approchent du but de la victoire.

N'allons donc pas nous décourager; car nous touchons au moment d'une réforme complète. Du reste, les commencements seuls offraient des difficultés. Maintenant que vous avez retranché la partie principale de cette dangereuse habitude, ce qui vous reste à faire est peu de chose. Vous n'avez pas besoin de prendre beaucoup de peine, mais de vous observer et de ne pas vous départir de votre entreprise, afin qu'après nous être corrigés nous-mêmes, notre exemple instruisse les autres, et que, voyant arriver avec confiance le saint jour de Pâques, nous goûtions une joie deux et trois fois plus vive que par le passé. Ce n'est pas tant la fin du jeûne avec les fatigues et les sueurs dont il est accompagné, qui fera notre joie, que d'accourir à cette fête sacrée avec une conduite nouvelle, et avec une couronne dont l'éclat ne se flétrira jamais.

Désirez-vous rendre votre amendement le plus prompt qu'il sera possible ? faites ce que je vous dis. Transcrivez sur le mur de votre maison et sur le mur de votre cœur le livre volant dont parle le Prophète. (Zac 5,1-3) Souvenez-vous que c'est la malédiction qui vole avec lui, et ne perdez jamais de vue ce qu'il contient. Si vous entendez un de vos frères jurer, cherchez à l'en empêcher et à l'en détourner, veillez avec un soin particulier sur vos serviteurs.

NEUVIÈME HOMÉLIE

En nous proposant, non seulement de nous corriger nous-mêmes, mais de remettre nos semblables dans la même voie, nous obtiendrons avant peu l'objet de nos efforts. Dès lors que nous nous appliquons à instruire les autres, nous rougissons et nous sommes confus de paraître omettre nous-mêmes ce que nous leur recommandons. Il est inutile d'en dire davantage. Nous vous avons naguère assez entretenus sur ce sujet, et si nous vous en parlons encore, c'est uniquement pour vous rappeler nos précédentes réflexions. Daigne le Seigneur, qui porte plus d'intérêt à nos âmes que nous-mêmes, nous confirmer dans cette sainte pratique, comme dans toutes les autres, afin que recueillant le fruit d'une parfaite justice, nous soyons jugés dignes du royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Jésus Christ, notre maître, par lequel et avec lequel toute gloire soit au Père et au saint Esprit dans les siècles des siècles. Amen.